

ALIX DE SAINT-ANDRÉ

**Garde tes larmes  
pour plus tard**

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

L'ANGE ET LE RÉSERVOIR DE LIQUIDE À FREINS, 1994 (« Série Noire », n° 2342; « Folio policier », n° 6).

PAPA EST AU PANTHÉON, 2001 (« Folio », n° 3819).

MA NANIE, 2003, prix Terre de France 2003 (« Folio », n° 4217).

IL N'Y A PAS DE GRANDES PERSONNES, 2007, prix Hugues Rebell 2007, prix Charles Oulmont 2007 (« Folio », n° 4816).

EN AVANT, ROUTE ! 2010, prix Ouest 2011 (« Folio », n° 5264). Repris dans la collection « Écoutez lire », texte lu par l'auteur.

### *Chez NiL Éditions*

ARCHIVES DES ANGES, 1998 (« Folio », n° 3355).

GARDE TES LARMES  
POUR PLUS TARD



ALIX DE SAINT-ANDRÉ

GARDE TES LARMES  
POUR PLUS TARD

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

*À Alain et Caroline,  
les enfants de Françoise*





Il n'est point de secrets que le temps ne révèle.

Jean RACINE, *Britannicus*



## VERLAINE

Un Verlaine en Pléiade au dos tout creusé, et une paire de chaussures dorées avec un trou au bout pour laisser passer deux doigts de pied... Étrange. Je n'aurais jamais imaginé Françoise plongée dans la poésie (et à ce point d'usure d'une collection réputée si solide, il en avait fallu des lectures !), et ces sandales incongrues, façon Midi Riviera, presque vulgaires, beaucoup trop dorées, accessoires d'une féminité arrogante, mais qu'elle avait quand même emportées dans ce palace breton plein d'enfants où nous avons atterri alors qu'elle était malade et très âgée, un peu déboussolée.

Le Verlaine m'émut ; les sandales me surprirent, révélant un autre pan de sa vie privée, à une époque où je ne l'avais pas connue et où elle devait avoir de sacrés pics hormonaux. Avant qu'elle soit rangée des voitures, à tous les sens du terme, et n'adopte cette phrase de Coco Chanel, souvent répétée : « Un homme vieux quelle horreur, un homme jeune, quelle honte ! » La question semblait close, mais elle me demandait si je draguais le soir, comme si c'était la seule chose à faire, à mon âge, soulignant que l'amour donne bonne mine — idée absurde à laquelle elle était très attachée, mais dont ma pâleur naturelle, cendrée de tabac, ne pouvait guère fournir d'utile contre-exemple.

J'étais bien plus à l'aise pour lui parler de Chateaubriand, qu'elle avait aussi embarqué et dont elle était étrangement familière. Pourquoi « étrangement » d'ailleurs ? Comme si l'on adoptait le style des écrivains qu'on admire... Beaucoup prétendent relire des classiques en vacances ; Françoise le faisait pour de vrai. Par plaisir. Pour la secrète volupté que procure la littérature dans sa jouissance poétique originelle, où chaque lecture est meilleure que la précédente, comme une mélodie qu'on a toujours plus de joie à réécouter ; dans la mythologie grecque, les Muses, mères des arts, ne sont pas pour rien les filles de Mnémosyne, la déesse de la Mémoire.

Je lui soutenais que tous les chefs-d'œuvre étaient drôles : le Noble Vicomte, précipité au bas de son cheval, les quatre fers en l'air devant Louis XVI, pour leur première rencontre, c'était plutôt cocasse, non ? Et, en Angleterre, quand il veut épouser la fille du pasteur, et oublie qu'il était déjà marié ? Ou, en Amérique, son rigodon avec les sauvages ? Mais l'humour de François René ne lui sautait pas aux yeux ; son rapport avec les auteurs n'était pas désinvolte ; elle était très sérieuse, Françoise.

Un Verlaine et des sandales... Elle ne s'en est pas servie. Sa cervelle était trouée comme ses chaussures ; elle avait une cheville abîmée, souvenir de « ces messieurs » pendant l'Occupation, disait-elle, et redoutait les escaliers ; plus tard l'un et l'autre, sans qu'on sache qui avait commencé, de la cervelle ou du pied également incertains, l'entraîneraient dans une chute fatale sur le tapis rouge du grand escalier de l'Opéra-Comique.

L'adjectif « comique » flanque un peu par terre la fatalité ; il n'est pas sûr que le tapis fût rouge, ni surtout même qu'il y en eût un, et elle ne mourut pas sans passer par un séjour à l'hôpital, comme il arrive de nos jours où les frontières entre

la vie et la mort se perdent dans un no man's land de machineries entuyautées — au moins le sien fut-il rapide.

J'aurais dû la revoir en décembre cette année-là; elle m'avait invitée sur le pouce, au téléphone, pour du caviar et du pain azyme, un soir que je passais par Paris, mais j'étais en train de finir un livre sur ma nounou, et celle qui lui avait succédé dans ma vie avait un cancer en phase terminale; je ne me voyais pas aller me goberger de caviar chez ma riche et célèbre Françoise, pendant que je n'irais pas davantage rendre visite à ma pauvre vieille Mimi inconnue qui l'avait naguère servie à table; c'était une sorte de fidélité à mon sujet, à mon histoire. Ma fidélité aux cuisines. Si encore j'y étais allée!

Comme Françoise, Mimi habitait le quartier, l'austère VII<sup>e</sup> arrondissement, mais elle ne m'avait pas invitée. Elle allait mourir bientôt — sans peur et sans reproche. Ou bien, m'avait-elle expliqué, Dieu n'existait pas, et elle ne souffrirait plus; c'était toujours ça de pris! Ou bien il existait (ce qu'elle aurait préféré à tout considérer) et elle était prête à affronter son jugement, avec le dossier qu'elle avait, c'était du gâteau! Fille du Nord, travaillant depuis l'âge de onze ans, Émilienne n'avait pas besoin d'un avocat pour assurer sa défense... Et, bavarde comme elle l'était, on allait l'entendre jusqu'au plus haut des cieux! L'hypothèse de plus en plus imminente de cette joute céleste éclairait la fin de sa route d'un franc désir de bagarre mêlé à l'espoir d'une justice enfin triomphante... Irréductible Mimi!

À ce moment-là, je terminais interminablement l'hagiographie de ma nounou d'avant Mimi, ma vraie Nanie, l'originale, le modèle, une personne à laquelle Françoise n'aurait jamais consacré une ligne — et franchement ratée selon ses critères :

sans parler de gloire ou de fortune, elle n'avait eu ni un vrai métier ni même de vrais enfants... Handicapée, paysanne, et merveilleuse cependant... Pas cependant du tout, d'ailleurs : merveilleuse, évidemment ! Amoureuse d'un paysan juif allemand, tout doré d'Argentine, sur les bords de la Loire pendant la guerre, qui plus est... Dans ma candeur obstinée, je voulais dévoiler quelque chose à Françoise avec ce portrait que j'écrivais en grande partie pour elle, lui ouvrir un pan de douceur angevine et de tendresse humaine, de cœur, de drôlerie, que sais-je encore ?

D'ailleurs, je ne sais toujours pas pourquoi, vu notre différence d'âge, je me mêlais toujours de vouloir faire son éducation... Mais c'était une constante de ma part, et il est sûr que, si je ne suis pas allée dîner chez Françoise en cette fin décembre, c'était, d'une certaine façon, idiote, pour lui faire la leçon.

Ce soir-là, elle tenait à me montrer ses nouveaux cheveux, qu'elle avait enfin accepté de laisser devenir blancs, avec l'aide de son coiffeur, et dont elle était très fière. Des cheveux qui révélaient une espèce d'abandon des chaussures dorées ; l'acceptation d'enfin « faire son âge » d'arrière-grand-mère, qu'elle était depuis bien des années déjà, sur le papier du moins, et de passer la main à la génération montante. Un signe qu'elle affichait gaiement, et qui m'inquiétait comme un lâcher de rampe...

Françoise ne les a pas longtemps portés, ses cheveux blancs, et je ne les lui ai jamais vus que sur une seule photo, terrifiante, avec des lunettes noires, prise le soir de l'Opéra-Comique. En revanche, quand j'y repense, j'avais toujours connu ma nounou avec des cheveux blancs. Pas une photo d'elle, même jeune, sans un chignon gris, et plus tard légèrement mauve ou bleuté, parfois, grâce à la coiffeuse.

Les Parisiennes vont chez le coiffeur, et les provinciales chez la coiffeuse ; ce n'est pas là une mince frontière...

Bref, je l'ai laissée seule avec son caviar pour travailler mon livre. Ou faire mine. Je la verrais quand il serait fini, voilà tout. Le travail était le seul argument qu'on pouvait opposer à Françoise. Elle comprendrait quand elle le lirait. Plus tard. Bientôt...

Jamais, en fait.

De retour en Anjou, je l'ai terminé la nuit de sa mort, dans une étrange course contre la montre, où je me répétais son mantra « Travaillez, travaillez ! », une bougie allumée, la sachant agonisante, dans une proximité spirituelle aiguisée par cette grande fatigue dont Peter Handke a décrit les délices. Comme si elle me tenait la main pour achever l'histoire de cette femme de peu dont elle ne saurait jamais rien.

Notre amie Micheline m'avait avertie, le samedi soir, au téléphone, qu'elle était tombée pour toujours dans le coma, qu'elle n'en sortirait jamais, et que Caroline, sa fille psychanalyste, le lui avait annoncé ; cela dépendait d'elle, que ça dure ou pas, des années, comme ça... Connaissant Françoise, Micheline était sûre qu'elle n'allait pas traîner une journée de plus, et qu'elle ne passerait pas la nuit... Comment l'aider ? Que faire pour demeurer à ses côtés ? L'accompagner ?

Elle disait croire aux « forces de l'esprit », à l'instar de François Mitterrand, son presque jumeau, qu'elle avait gardé à l'œil jusqu'à sa disparition en guise de thermomètre-étalon de sa propre santé. Ces forces-là, sur lesquelles je l'avais interrogée sans autre succès, sur la plage, que la définition grognée d'une espèce de justice immanente — la certitude que le mal ne pouvait triompher à long terme en ce monde —, devaient bien autoriser quelques cierges, tant qu'elle était

encore en vie... Le mieux que je pouvais faire pour elle était de terminer mon livre. Allons : « Au travail ! » Jusqu'au bout du plongeoir...

Nous souffrions d'un syndrome fréquent chez certains journalistes pour qui les mots sont vitaux : ce mal fou à nous les arracher des tripes dans des nuages de fumée, incapables de les trouver ailleurs, d'écrire du bout des doigts ou de la tête, comme font les autres, apparemment, sans s'y mettre au dernier moment, avec le gong d'un délai de bouclage, le si bien nommé « deadline », la ligne mortelle, pour déclencher soudain la furie et mobiliser l'énergie. Avant, on tourne autour, on renifle, on se documente interminablement, paralysé, aboulique, on griffonne, on ruse... Et tout ça pour des papiers qui seront lus et oubliés aussi vite, comme si c'était la peine, avait-on besoin de se mettre dans des états pareils, d'en baver autant, de porter des corrections jusqu'à la dernière minute, jusqu'au moment où il serait vraiment trop tard, mais toujours à temps, miraculeusement, après une cavalcade dont on sort à bout de nerfs, vidé, exsangue, et dans un délicieux flot d'adrénaline, heureux comme des enfants debout sur leurs châteaux de sable quand la mer arrive enfin, et leur recouvre les pieds.

Mais comment écrire, Seigneur, sans se faire un sang d'encre ? Si on le savait ! La tête de Pivot à la télé quand Françoise lui avait dit combien les mots lui coûtaient... À votre âge ? Avec votre talent ? Ce serait, paraît-il, justement, la rançon du talent, comme le trac chez les comédiens. Je n'en sais rien, et je ne l'espère plus trop aujourd'hui que ce mal m'a quittée. En tout cas, comme l'amour dans les films de Truffaut, l'écriture nous était une joie et une souffrance.

Françoise disait qu'avec l'âge, quand même, elle écrivait plus vite et mieux ; je n'en étais pas encore là, et n'étais pas si



sûre de ce « mieux »... En tout cas, elle avait réussi à passer du rythme d'un hebdomadaire, où elle gardait toujours la montagne russe d'une chronique, à celui de livres annuels, avec sa grande force de concentration, et en s'imposant une discipline qui reproduisait la même tambouille intérieure : de courts chapitres calibrés comme de longs articles, écrits à heure fixe, et trouvant leur mesure finale aux alentours de deux cent cinquante pages. Ses livres faisaient tous, toujours, et sans qu'elle sût pourquoi, la même longueur... Son éditeur lui en faisait grands compliments ; on l'invitait partout, personne n'en disait de mal, et plus ils se vendaient, plus elle était contente, comme un directeur de journal de ses tirages. Ce n'était pas ma façon de juger les livres, mais pourquoi boudier son plaisir ? Cela n'avait rien de déshonorant, comme elle l'aurait dit, et elle n'avait jamais prétendu prendre la succession de Proust.

Persuadée au contraire que la littérature, pour laquelle j'avais quitté Paris et le journalisme, devait s'élever à la hauteur des arbres qu'on abattait pour elle, mais ne possédant que des ressources internes de sprinter pour courir ce marathon, j'avais toujours autant de mal à me mobiliser, à me concentrer, à mon quatrième livre, dans ce temps atrocement libre, sans chercher dans l'alcool un ersatz à la divine adrénaline, et dans ma nature lambine et perfectionniste — voire dans la douceur lénifiante des bords de Loire — un attermoie-ment perpétuel à la pose d'un point final.

Françoise trouvait que je n'en finissais pas ; elle n'était pas la seule...

Nous finissions donc ensemble, ouvrant un tunnel de mots à la lueur des bougies dans les parois tremblantes de cette nuit en carbone.

« Travaillez, travaillez ! », sa voix dans les oreilles, le

ventre noué, les cheveux hirsutes, mais riant presque, j'achevai enfin le dernier chapitre, la dernière phrase, comme pour la libérer. C'était vraiment la fin. Aucun doute.

Je franchis le deadline, et lui laissai ma copie sur le bureau, nos derniers devoirs accomplis, et, descendant la veilleuse dans ma chambre sans oser la souffler, je plongeai dans le sommeil.

J'appris sa mort à un feu rouge, par Florence, au téléphone, dans la matinée, en voiture pour la messe au carrefour du Centre Leclerc qui n'était pas encore devenu cet atroce rond-point pour capsule de martiens... Sans surprise, elle était morte à l'heure exacte de mon point final, comme j'aurais dû m'y attendre si j'avais vraiment eu la foi, au trop sinistre commencement d'un jour chômé, sans intérêt pour elle : un dimanche ! Le Jour d'un Seigneur qui n'existait pas.

Au moment où je terminais cette longue lettre à ma Nanie par cette phrase : « Nous sommes le 19 janvier 2003, et je voudrais surtout que tu ressuscites encore une fois. S'il te plaît ! », Françoise est morte.

## LE STROMBOLI

Françoise est morte depuis bientôt dix ans, et son image se trouve dans ma tête comme une pellicule sous la flamme ; on dirait une chauve-souris, parfois, quand j'y pense.

Nos cellules ne vivent pas si longtemps ; elles ont été renouvelées, et l'on n'est plus la même personne, déjà au bout de sept ans. Le corps est entièrement changé. Il n'en reste rien. Plus aucune pièce d'origine. À part des millions de neurones qui se barrent à toute vitesse. Mais les yeux qui ont vu Françoise, par exemple, ne sont plus là. Aucune paire. Mes yeux actuels ne l'ont jamais vue.

Quant à elle, elle a cramé, selon sa volonté, que je trouvais pénible pour ses proches... Je le lui avais dit, mais elle savait très bien ce qu'elle voulait, et même décrit très précisément l'effet produit dans son roman *Les Taches du léopard*, que personne n'avait encore lu, puisqu'il parut une semaine après la cérémonie.

N'ayant aucun goût pour les cimetières, elle n'y demeurerait pas. Selon sa volonté, on la pulvériserait sur des rosiers. Fin. Une façon chic et radicale d'envoyer sur les roses toute tentative de recueillement posthume. De se disperser définitivement. De couper court à toute possibilité de posthume tout court, puisque *post humus* signifie « après la terre », de la

façon que nous l'écrivons, d'après une fausse étymologie que Littré aurait voulu que l'Académie corrigeât, comme si c'était son genre (dans sa neuvième et dernière édition elle se contente de dire que c'est une orthographe fautive de *postumus*, « dernier », indûment rapproché de *humus*, « terre », et de *humare*, « enterrer »), et elle nous laisse fauter, l'Académie, bonne fille, depuis le temps que nous orthographions posthume avec ce joli *h* au milieu, muette cheminée d'où s'envole l'esprit, pour y voir l'humus, cette terre végétale et tendre fraîchement remuée au cimetière, prête à accueillir le nouveau mort, de retour chez lui, en lui-même, en sa nature profonde, adamique, boueuse, de terrien fait de terre et d'eau tout au commencement du monde, mais où Françoise n'a pas voulu reposer, à jamais poussière dans les airs.

Elle aimait le soleil et la mer ; la terre n'était pas son truc. Ni le repos, d'ailleurs. On ne jardinerait pas sur sa tombe. Ni fleurs ni cailloux.

La seule chose posthume qu'elle laisserait serait ce livre que personne n'a lu. Ou presque.

Le 6 juillet 2012, j'ai embarqué sur le bateau que nous aurions dû prendre ensemble si elle n'avait pas été malade, l'année de La Baule, et où je reviens chaque été pour entreprendre la rédaction de ce livre sur la petite table en tek que le commandant, Benoît Donne, et sa femme, Francesca, devenus des amis, ont installée dans ma cabine.

À l'aube du troisième jour de mer, en croisant le Stromboli, vieux volcan à la peau de crocodile, j'eus presque un fou rire. Son étrange présence et sa beauté sauvage me rappelaient quelqu'un... Contrairement à lui, Françoise avait arrêté de fumer, très tard, mais, question caractère, ils se ressemblaient ; un violent bouillonnement intérieur, une grande fer-

*Composé et achevé d'imprimer  
par CPI Firmin Didot,  
à Mesnil-sur-l'Estrée le 20 décembre 2012  
Dépôt légal : décembre 2012  
Numéro d'imprimeur : 116176*

ISBN 978-2-07-013914-9/Imprimé en France

**246849**



# Garde tes larmes pour plus tard Alix de Saint-André

Cette édition électronique du livre  
*Garde tes larmes pour plus tard* d'Alix de Saint-André  
a été réalisée le 07 janvier 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070139149 - Numéro d'édition : 246849).

Code Sodis : N53829 - ISBN : 9782072478826

Numéro d'édition : 246851.